

TOUT N'ÉTAIT PAS NOIR AU ROYAUME DES CHAPEAUX JAUNES



On peut se demander si, enfermés dans leurs cloaques pestilentiels — les carrières —, les Juifs du Pape avaient le cœur à s'adonner à des jeux, à des divertissements et surtout à des fêtes autres que celles prescrites par leur religion.

La lecture d'ouvrages les concernant rend souvent compte de leur adaptation totale aux us et coutumes du Comtat, leur lieu de vie pendant cinq siècles.

Laurence BENVENISTE

Certes, ils étaient Juifs, mais également citoyens comtadins ! C'est dire qu'en se penchant sur la Provence en général et sur le Comtat en particulier, on retrouve chez les Juifs les mêmes activités ludiques que celles des Chrétiens.

Ainsi, si l'on excepte les fêtes liturgiques chrétiennes pendant lesquelles ils n'avaient pas intérêt à montrer le bout du nez sous peine d'être insultés, lapidés ou réduits en charpie par la population, la plupart des fêtes (souvent d'origine païenne) étaient pour les Juifs prétexte à réjouissance, et ce, à l'égal des chrétiens. Et s'ils n'étaient pas admis à participer à certaines festivités, ils les adaptaient à leur mode de vie à l'intérieur même de leurs carrières.

Parmi les jeux les plus appréciés, les jeux de cartes, le billard (XVIIIe siècle) figurent en bonne place ainsi que la danse, le chant, et surtout le théâtre dont ils raffolaient. Mais si leurs danses et leurs chants reflétaient le folklore local, c'est par leur théâtre — notamment au moment des fêtes de Pourim— que les Juifs se différenciaient le mieux, exprimant leur identité propre et leurs aspirations, en particulier à travers l'histoire de la Reine Esther.

Les fêtes propres aux juifs

Parlons tout d'abord des fêtes propres aux juifs, celles qui donnaient lieu à des réjouissances

Puisqu'il est question de joie et de bonheur, j'écarte sciemment les fêtes marquées surtout par la solennité, à savoir : **Roch Hachana** (les deux soirs font cependant l'objet de repas familiaux abondants (si l'on pouvait, à cette époque !)

Yom Kippour et le **9 Av**, qui, comme chacun le sait, commémore la destruction du Temple de Jérusalem.

Journée de deuil et de lamentations. Le jour le plus sombre du calendrier juif.

Les fêtes joyeuses

SOUCCOT : « **la fête des cabanes** » qui était le plus souvent appelée

« La Saint-Michel des juifs ».

L'une des trois fêtes de pèlerinage avec Pessah et Chavouot

On l'appelle aussi « Fête des récoltes ».

À Carpentras, les juifs construisaient à l'aide de branchages et de feuillages une tente sur le toit de la synagogue. Faute de place sous la tente, à la place d'un repas pris en commun sous la tente, chacun venait y prendre de la nourriture — généralement des « coudoles » faites de pain azyme auquel on ajoutait pour les rendre plus « festives », non pas de l'eau mais du jus de raisin.

SIMHAT TORAH : **La fête de la Torah**

Dans les carrières du Comtat, les juifs portaient les rouleaux de la Torah en joyeuse procession autour de la synagogue. Les danses et les chants s'inspiraient du folklore local, à savoir farandoles et musiques sur lesquelles on plaçait des paroles où l'hébreu se mêlait au provençal.

HANOUCAH : **La fête des Lumières**

Comme on le sait, cette fête commémore la révolte juive contre les troupes d'Antiochus et la libération du Temple de Jérusalem par Judas Maccabée (entre 165 et 163 avant notre ère)

Fêter Hanoucah était important pour les juifs du pape parce qu'à travers cette célébration, ils pouvaient faire passer leur propre message : se libérer du joug papal

La coutume veut que l'on mange des plats faits à base d'huile, notamment des beignets. On joue avec une toupie à quatre faces sur laquelle sont inscrites les initiales de la phrase "Un grand miracle eut lieu là-bas ». À cette occasion, les enfants reçoivent des cadeaux, ce qui, pour les enfants des carrières, devait se réduire à de petits présents confectionnés avec « les moyens du bord ».

Cette fête, à la fois religieuse et historique, symbolisait la victoire du petit nombre (les juifs) sur le grand nombre (les chrétiens)

POURIM :

Les juifs des carrières profitaient de la fête de Pourim pour jouer des pièces parodiques et satiriques qui dénonçaient sous couvert du rire leurs conditions de vie et leur désir de liberté.

Il faut citer en particulier pour le 18^{ème} siècle,

« **La tragédie de la reine Esther** », l'œuvre du rabbin Mardochée ASTRUC de l'Isle, qui transposa en langue vulgaire l'histoire d'Esther. Retravaillée sous forme de pièce de théâtre par le rabbin Jacob DE LUNEL, rabbin de Carpentras, cette pièce fut imprimée en 1774.

Il faut savoir aussi qu'à l'occasion de la fête de Pourim un « **Capitaine de la jeunesse** » nommé par la communauté était chargé de l'organisation des festivités, bals et autres réjouissances. Ce personnage figurait chez les chrétiens sous le même vocable ou sous le terme de « **Prince d'amour** » ou encore de « **Chef des plaisirs** », chargé d'organiser les fêtes du Carnaval interdit aux juifs. Ceux-ci avaient donc leur équivalent à l'intérieur de la carrière.

Quelques autres pièces satiriques nous sont connues et plus particulièrement :
« **Lou sermoun di Jousiou** » ou « **Lou testamen di fourfouye** » et surtout une comédie en deux actes :

« **Harcanot et Barcanot ou La Mesila de Carpentras au 18^{ème} siècle** ».

Egalement, deux œuvres, l'une de A. PEYROL (milieu du 18^{ème}) :

« **Mourdacaï veiei lou messio** » ; et de la même époque, une pièce plus connue :
« **Reviho te Nanan** » de l'abbé BRUEL.

On peut retrouver ce texte dans « **Sous le chapeau jaune** » d'Armand LUNEL. On y voit deux juifs qui dialoguent, l'un voulant rejoindre les bergers de Bethléem, l'autre essayant de l'en dissuader, déclarant vouloir rester fidèle à la Loi.

LES NOCES : elles donnaient lieu à de grandes réjouissances surtout lorsque les familles en avaient les moyens. La coutume voulait que l'on donne des noms inspirés par le siège sur lequel s'asseyait la future mariée pendant les quatre samedis qui précédaient la noce.

Il y avait donc le « **Samedi du Banc** », le « **Samedi du Tabouret**, le « **Samedi de la Chaise** » et le « **Samedi du Dais** (appelé **HUPPAH**), ornementé de fleurs et de rubans.

Le banquet avait lieu dans la « lazina », la salle de réunion de « l'Escole » (la synagogue), où se tenaient toutes les activités de la vie communautaire.

La réglementation concernant le déroulement des noces (port des bijoux, nombre de convives), était inscrite dans les « Escamots », les statuts en vigueur à l'intérieur des carrières.

LE CHARIVARI : autre usage réglementé par les « Escamots ».

Il s'agit du « charivari » (emprunté au folklore provençal) qui comme son nom l'indique, concerne un vacarme dûment orchestré le soir des noces par les jeunes gens qui se réunissent dans la chambre nuptiale pour « ... deschausser l'époux pour gagner une boîte de dragées ».

Face au « chambardement », la communauté statue « qu'aucun jeune homme ne pourra entrer dans la chambre de l'époux le premier soir qu'il couchera avec sa femme, ce excepté celui que ledit époux aura nommé à l'écrivain de notre communauté huit jours avant... ». (Tiré des Archives juives 14, 1978, p.5-8. Cité par René MOULINAS)

LE CHANT : Pour célébrer des événements heureux, comme la circoncision ou le mariage, les juifs composaient des poèmes de circonstance appelés « obros » en provençal et « piyoutim » en hébreu.

Ces poèmes étaient chantés dans un provençal mâtiné d'hébreu sur des airs à la mode.

LA MUSIQUE qui accompagnait les réjouissances (circoncision, noces) était souvent des commandes que la famille passait à des chrétiens et qu'elle payait pour venir jouer.

LA DANSE : les juifs du pape dansaient les mêmes danses que les chrétiens. On cite la farandole que les juifs d'Avignon déroulèrent à travers la ville au son du tambour en signe d'allégresse à l'occasion de l'intronisation du nouveau Pape CLÉMENT XIII (1758).

On rapporte également que le 2 mai 1774 à Carpentras, les juifs manifestèrent leur joie de voir le Comtat revenir sous la domination des papes après une occupation française de près de 6 années.

« Ils sortirent en foule de leur carrière pour danser en farandole dans toutes les rues en se tenant accolés par des mouchoirs ».

A l'occasion des grandes fêtes chrétiennes, les juifs avaient intérêt à ne pas sortir de la carrière sous peine d'être molestés.

En revanche, lors des fêtes agraires, même si les juifs n'étaient pas autorisés à y participer, ils s'arrangeaient pour les fêter à l'intérieur des carrières :

Fête de la moisson, fête des vigneron, Fête-Dieu (grande fête du solstice ou Saint-Jean), rites de l'eau et du feu

Les jeux

Indépendamment des fêtes religieuses, les jeux pratiqués par les juifs du pape étaient les mêmes que ceux des chrétiens.

Les enfants jouaient avec des roues, des toupies, des billes et des poupées.

On ignore si les juifs avaient la permission de jouer au ballon ou à la pétanque à l'extérieur de la carrière, ces jeux étant impraticables dans l'enceinte de la carrière vu l'exiguïté des lieux.

Jeux de société:

L'Église considérait les jeux de hasard, comme un péché et les interdisait formellement.

Cependant ils étaient fortement appréciés et joués sous le manteau, notamment les jeux de dés et le jeu de l'Oie. Ce jeu qui aurait été introduit en France par les Templiers aurait conservé « une odeur de soufre », les dés ayant servi à jouer la tunique de Jésus par les soldats romains.

C'est au XVIIIe siècle que les premières loteries d'état apparaissent.

Les juifs du Comtat découvrent eux aussi les joies du café et du billard.

On leur accorde également le droit d'acheter des billets de la Loterie Royale de France, ancêtre de la Loterie nationale.... Ce qui ne devait pas manquer de les faire rêver !